

Reseñas

« La perspective actionnelle et l'approche par les tâches en classe de langue »
coordonné par Évelyne Rosen, *Le français dans le monde, Recherches et applications* n° 45, CLÉ International, Janvier 2009. ISSN 0015-9395

Le français dans le monde, revue de la Fédération internationale des professeurs de français, publie dans sa collection *Recherches et applications* des suppléments scientifiques élaborés par des spécialistes, qui constituent un pas en avant dans la formation en didactique du FLE et du FLS. La publication qui nous occupe, récemment parue, s'avère particulièrement attrayante au moment où le *Cadre européen commun de référence* (CECR) pour les langues s'est imposé dans les classes avec ses principes visant à l'intégration des apprenants dans les pays d'Europe au moyen d'une approche par les tâches. Mais que signifient, au juste, des expressions aussi rébarbatives que la « perspective actionnelle » et « l'approche par les tâches », et comment peut-on appliquer cette philosophie didactique au travail en classe de FLE ? C'est ce que ce numéro, à travers un amalgame de théories et de pratiques, se propose de découvrir pour inviter le lecteur à une véritable réflexion sur cette méthodologie en pleine actualité.

Le numéro commence par une mise en contexte dans laquelle Évelyne Rosen, coordinatrice de l'ouvrage, introduit les notions qui vont être développées par la suite et montre comment la perspective actionnelle n'est qu'une évolution logique, un continuum de l'approche communicative. Elle propose également (et cela lui sert à présenter l'ensemble des articles composant le numéro, ainsi que son organisation) plusieurs parcours de lecture possibles selon que le lecteur veuille suivre un itinéraire linéaire ou simplement se concentrer sur une thématique particulière.

Les contributions de Daniel Coste et de Claude Spinger font également partie de cette mise en contexte, et font le point sur certains aspects de ce courant méthodologique. Le premier cerne la notion de tâche au sein du CECR comme une action englobant des activités non seulement langagières, mais d'autres activités en même temps. Il remarque l'importance de la motivation liée à la tâche dans la conception de l'apprentissage, et la diversité des modes de mise en œuvre de l'articulation entre tâches et curriculum. Spinger, de son côté, nous ouvre les yeux sur la dimension sociale et solidaire d'un apprentissage conçu dans la pédagogie du CECR, ce qui nécessitera une rénovation et de profonds changements pour pouvoir parvenir à proposer de réelles activités collaboratives éloignées de l'individualisme.

La suite de l'ouvrage est divisée en cinq parties dans lesquelles sont proposés divers articles se rapportant soit à l'aspect théorique du sujet traité, soit à des réalisations pratiques et concrètes.

Le premier axe d'étude est celui de la réalité de la classe de langue. Evelyne Bérard analyse en détail le concept de tâche et les implications de son utilisation

didactique. Claus Reinhardt souligne l'importance que le CECR accorde à la dimension socio-linguistique et pragmatique, et explique comment les concepts de pédagogie du projet et d'enseignement-apprentissage par les tâches, une fois synthétisés, peuvent aider à l'acquisition de ces compétences par l'apprenant : la mise en place d'un cours de français sur objectif médical pour des étudiants de l'université de Cologne illustre les aspects théoriques. Puis, Marie-Pascale Hamez et Brigitte Lepez décrivent une expérience concrète de projet de création de BD, réalisé en classe de FLE. Enfin, Sébastien Durietz et Nicolas Jérôme font une critique de la mise en œuvre de la perspective actionnelle dans le contexte plurilingue des Nations Unies et examinent les résultats de l'expérience.

La deuxième partie relie perspective actionnelle aux incontournables TICE et aux dispositifs autonomisants. En effet, Maria-Luisa Villanueva étudie en profondeur les notions d'hypertexte et de cybergenre dans un contexte de globalisation, pour conclure à la nécessité de développer une pensée critique dans le domaine de l'apprentissage des langues. François Mangenot et Frédérique Penilla s'interrogent sur le rapport à la vie réelle du monde virtuel, en analysant deux tâches différentes proposées à des apprenants étrangers, et Isabelle Ortiz et Marie Denorme montrent comment la contextualisation du CECR et une approche par les tâches peuvent amener à favoriser l'autonomie de l'apprenant qui devient, de ce fait, acteur social, alors que, de son côté, l'enseignant devient facilitateur d'apprentissage.

Ce nouveau contexte de la perspective actionnelle dans le cadre du CECR permet-il de développer la dimension interculturelle qui est une compétence fondamentale dans la communication ? Dans cette troisième partie, Nathalie Auger et Vincent Louis proposent un dispositif d'apprentissage par tâches-problèmes en matière d'interculturalité à partir des malentendus. Fred Dervin présente des situations de rencontres sous forme de tâche entre des étudiants universitaires finlandais et des étudiants francophones en échange en Finlande, dans le cadre d'un cours de déconditionnement interculturel.

La quatrième partie aborde la question essentielle de l'évaluation à la lumière de la perspective actionnelle. Patrick Riba s'interroge sur l'évaluation sommative des performances dans cette nouvelle perspective, tandis que Caroline Veltchef, après une réflexion sur la thématique de l'évaluation comme une pratique constante de l'éducateur et sur les outils dont il dispose, mise sur le bien fondé de l'évaluation formative dans une approche actionnelle.

En guise de conclusion, la cinquième partie ouvre la porte à de nouvelles perspectives : François Champion montre comment, dans un contexte de maîtrise de compétence linguistique pour les adultes migrants donnant lieu à de nouveaux enjeux de formation, le CECR pourrait offrir une excellente perspective aux didacticiens du français. Puis, Christian Puren centre toute sa réflexion sur « l'agir social » qu'il développe en quatorze points pour conclure à la nécessité d'une vision complexe et d'une didactique construite sur l'éclectisme.

Finalement, un glossaire très utile des termes clés du CECR, élaboré par Jean-Marie Gautherot, nous est proposé en fin d'ouvrage.

En somme, voici un outil essentiel pour tous ceux qui s'interrogent sur les principes et la philosophie du CECR et sur l'application pratique de la méthodologie de la perspective actionnelle. L'organisation thématique des différents articles rend la lecture de l'ouvrage aisée et permet au lecteur de trouver au premier coup d'œil ses sujets d'intérêt.

Nathalie SAEZ BOURDEAUT
Universidad Complutense de Madrid
nathalie_sb@hotmail.com

CHRÉTIEN, Jean-Louis (2009) : *Conscience et roman, I. La conscience au grand jour*. Paris, Les Éditions de Minuit, 288 pp, ISBN 978-2-7073-2073-5

On ne saurait plus penser au roman moderne et contemporain sans le mettre en rapport avec une exposition au détail près de ce qu'il y a de plus intime à l'intérieur de ses personnages. Alors que les Anciens n'avaient jamais fait de leur âme un sujet de fiction, les romanciers des deux derniers siècles sont parvenus à violer l'inviolable, en mettant à nu la conscience de tous ceux qui configurent leurs récits de fiction. *Cette mise à nu de l'intime, cette exposition de ce qu'il y a de plus secret, l'empire croissant de la subjectivité dans l'existence et le roman, de façon indivise* (Chrétien-2009, 9), tel est l'objet de l'ouvrage que nous allons présenter ici.

Jean-Louis Chrétien est l'auteur de nombreux livres consacrés à l'analyse philosophique et littéraire. Professeur de philosophie à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV), il est connu par des publications telles que *Le regard de l'amour* (2000), *Saint Augustin et les actes de la parole* (2002) ou *Répondre : Figures de la réponse et de la responsabilité* (2007). Dans *Conscience et roman I : La conscience au grand jour* (2009), il nous propose une révision de l'évolution du genre romanesque qui s'est opérée depuis le début du XIX^e siècle.

Pour commencer, Chrétien signale que seule la fiction nous permet de plonger dans l'intérieur de l'âme d'autrui. Le roman moderne tend inévitablement vers l'omniscience psychologique, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il n'y ait jamais eu avant d'œuvres où l'homme ait été présenté en tant qu'abîme intérieur. Il fait observer, pourtant, que cette scrutation de l'intime a commencé dans la tradition religieuse avant d'envahir le roman.

Le roman moderne commence à se configurer tout au long du siècle des *Lumières* : les romans didactiques, en particulier, inspirés des publications en Angleterre de Samuel Richardson, ainsi que l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, qui introduit une esthétique préromantique dans le panorama littéraire français, annoncent bel et bien la tendance des siècles à venir.

Néanmoins, il ne s'agit encore que de cas exceptionnels, dès lors que la littérature des siècles précédents n'a fait que proposer des types. La Bruyère, Molière, La Rochefoucauld ou Madame de Sablé, par exemple, trient et classent

les différents spécimens humains dans des compartiments étanches, sans qu'on assiste vraiment à l'individualisation ou à la psychologisation des personnages. Nous savons très bien à quel point l'avare, le jaloux et la coquette des pièces de Molière ne sont que des typifications qui lui permettent de configurer, de façon générale, le genre humain en tant que tel. En effet, il faudra attendre le XIX^e siècle pour que le viol de l'intimité et l'exploration des profondeurs du cœur humain deviennent, à proprement parler, l'objet privilégié de la prose romanesque. C'est à partir du XIX^e siècle que le roman se spécialise pour devenir le roman de l'approfondissement intérieur et de l'individualisation radicale que nous connaissons si bien aujourd'hui.

Dans les deux parties qui conforment cette œuvre d'analyse, Chrétien parcourt le XIX^e et le XX^e siècles tout en examinant l'œuvre de six écrivains qui, d'après lui, se sont distingués pour atteindre de façon magistrale la manifestation des secrets du cœur. Dans leur production romanesque, ces auteurs de choix ont su développer la *cardiognosie*, terme qu'il emploie ici pour désigner la technique permettant à tout romancier d'accomplir, avec succès, le viol des secrets du cœur auprès de ses personnages. Mais l'approche des profondeurs de l'âme humaine doit se faire par étapes, en commençant par le milieu. C'est pourquoi Balzac, pour qui l'espace est la manifestation de notre pensée, ouvre ses romans avec des descriptions spatiales extrêmement minutieuses. C'est aussi pourquoi la ville, le grand thème de la modernité, constitue à partir du XIX^e siècle un lieu réel d'*omnisignifiance* : *dans la ville, tout est humain, tout est œuvre de l'homme, il n'est rien sur quoi se pose notre regard qui ne résulte d'une intention* (Chrétien-2009, 32). La technique de la *cardiognosie* se sert également de procédés linguistiques comme le discours indirect libre pour que l'accès aux profondeurs de l'âme puisse s'effectuer de façon immédiate.

Au long de la première partie du livre, Chrétien considère de près l'œuvre de trois géants de la littérature française du XIX^e siècle, à savoir, Stendhal, Balzac et Victor Hugo, et analyse les moyens spécifiques utilisés par chacun d'eux pour scruter l'intérieur de la conscience. À la différence de ce dernier, Stendhal et Balzac sont convaincus que l'écrivain est suffisamment capable de plonger dans l'intériorité de l'âme humaine, une âme qui s'incarne toujours de façon individualisée dans chacun de leurs personnages. Cependant, il faut noter que ces auteurs pratiquent la *cardiognosie* de manière bien différente. Alors que Stendhal pénètre principalement dans l'intimité de la conscience par le biais du monologue intérieur, Balzac accorde à l'écrivain la faculté d'inventer le vrai par le biais des dialogues. En effet, l'usage proprement romanesque et non pas théâtral du monologue balzacien contraste avec la dissolution du dialogue à l'intérieur du monologue opérée par Stendhal dans l'immense majorité de ses œuvres.

Dans les romans de Balzac, les monologues sont rares, brefs et font toujours événement. Autrement dit, ses monologues ont nécessairement une fonction dramatique. Comme Dickens, Balzac lance ses personnages dans l'enfer social, et il les connaît plutôt par ce qu'ils disent et font que par ce qu'ils pensent. En revanche, le roman stendhalien se caractérise par sa nature perspectiviste, puisqu'il est attaché au « point de vue ». Les monologues intérieurs sont si fréquents dans ses récits que

les interventions du narrateur ne constituent que des apartés de nature théâtrale, comique, comme s'il y avait vraiment un public pour écouter les personnages. D'ailleurs, on a accès si souvent à leurs pensées, que le lecteur ne peut pas savoir si tout ce qu'on raconte s'est « réellement » passé.

Par contre, Victor Hugo ne fait pas preuve de l'optimisme qui caractérise ses contemporains. Pour lui, tout homme est une *abîme* (ne perdons pas de vue le personnage de Jean Valjean) et doit être considéré comme quelque chose de complexe et d'infini. Nous sommes loin du psychologisme stendhalien et de l'individualisme balzacien : la conscience étant *abyssale*, le monologue hugolien ne peut voir que de l'obscurité dans l'âme humaine. Hugo conçoit ainsi la parole intérieure de ses personnages comme un tumulte : c'est la fameuse « tempête sous le crâne » qu'il décrit dans *Les Misérables* (1862). Par ailleurs, du fait que la conscience reste obscure pour presque la totalité de ses personnages, la plupart des scènes de ses romans ont lieu pendant la nuit. L'obscurité se manifeste alors à l'extérieur et à l'intérieur de l'homme, et le narrateur ne peut qu'en rendre témoignage. Chez Hugo, la *cardiognosie* perd donc tout son pouvoir d'action, à la différence de ce qui arrivera dans l'œuvre de nombre de romanciers postérieurs.

Pour aborder l'évolution du genre romanesque qui s'est opérée tout au long du XX^e siècle et l'application que les auteurs contemporains ont fait de la technique de la *cardiognosie*, Chrétien se propose d'examiner trois romans auxquels la critique a toujours accordé une place privilégiée dans le panorama de la littérature occidentale, à savoir, *Les Vagues* (1931) de Virginia Woolf, *Lumière d'août* (1932) de William Faulkner et *L'innommable* (1953) de Samuel Beckett. (À ne pas perdre de vue le déplacement du centre de gravité de la France aux Îles Britanniques). Pour justifier son choix, il signale qu'il s'agit, dans les trois cas, de manifestations assez significatives de l'exercice d'introspection de l'âme humaine. Ce n'est pas étonnant qu'il leur consacre la deuxième partie de son livre.

Commençons par l'œuvre de Virginia Woolf. Véritable roman des voix, *Les Vagues* constitue un théâtre intérieur joué sur la scène de la conscience, un théâtre où les entrées et les sorties des personnages se produisent dans le rythme des vagues. Ici, tout nous est présenté à travers la parole des personnages. Cependant, l'intérêt du roman réside plutôt dans le fait que la communication entre les personnages ne se produit pas par le biais du dialogue, mais par celui du monologue intérieur. En fait, il n'y a que deux dialogues dans le roman et ils sont notés entre parenthèses. Virginia Woolf inverse ainsi les procédés du roman traditionnel, où c'était le monologue intérieur d'un personnage que l'on présentait comme un aparté au sein du dialogue prononcé ; dans *Les Vagues*, par contre, les dialogues sont indiqués comme l'exceptionnelle intrusion dans le flux incessant des paroles intérieures et silencieuses qui se succèdent sans relâche dans le plus profond de la conscience humaine. C'est pourquoi ce roman doit être considéré comme une communication de pensées, une adresse muette de conscience à conscience, un drame du théâtre mental.

En ce qui concerne *Lumière d'août*, on constate tout d'abord l'abandon de la technique du monologue intérieur, au point qu'on pourrait même parler d'un retour au régime de médiation narrative et de traditionnelle omniscience qui caractérisait

le roman du XIX^e siècle. Ce retour balzacien des personnages est d'autant plus surprenant que William Faulkner s'était justement configuré comme l'un des pionniers du monologue intérieur avec *Le bruit et la fureur* (1929) et *Tandis que j'agonise* (1930). Mais le choix que le romancier anglais fait ici n'est pas du tout innocent : dans *Lumière d'août*, il se propose de présenter le statut incertain de la conscience humaine et le clair-obscur qui règne à l'intérieur de chaque être. Pour ce faire, il se sert de la médiation d'un narrateur omniscient, le seul capable de rompre l'illusion d'immédiateté que donne normalement le monologue intérieur.

Samuel Beckett va encore plus loin que Virginia Woolf ou William Faulkner, dès lors que la notion de personnage et la possibilité d'imaginer et d'occuper la conscience d'un autre lui semblent dépourvues de sens. Mais il ne s'arrête pas là, il arrive même à affirmer l'impossibilité de connaître non seulement autrui, mais soi-même. C'est pourquoi il rejette la littérature de l'expression et considère inutile toute tentative de livraison complaisante de la subjectivité.

L'Innommable est véritablement le récit d'une double quête : celle visant à chercher les conditions de possibilité d'un récit à la première personne, et celle du monologue en quête du monologue. Cette dernière se propose, en effet, de déterminer, par le biais justement du monologue intérieur, si une telle réalité existe vraiment, ce qui rend le troisième volume de la trilogie romanesque beckettienne particulièrement intéressant. Par ailleurs, la réflexion sur la subjectivité prend dans *L'Innommable* la forme d'une réflexion sur la parole, sur la voix, sur ce qui permet son usage (les pronoms personnels, par exemple). S'agissant de la parole, être innommable, n'avoir pas de nom n'est finalement pas si grave...

On aurait pu travailler encore bien d'autres auteurs qui, en appliquant les techniques les plus diverses, ont réussi magistralement à explorer l'intériorité humaine. Joyce et Proust, par exemple, auraient bien pu trouver leur place dans une œuvre comme celle-ci, mais les limitations d'espace obligent tout auteur à faire un choix qui devient souvent très douloureux.

L'analyse de Jean-Louis Chrétien est particulièrement utile pour ceux qui s'intéressent à l'évolution du roman et aux métamorphoses qu'il a opérées pendant les deux siècles passés. Consolidé de nos jours comme un genre littéraire de prestige, le roman s'est d'ailleurs développé comme une forme narrative capable non seulement de nous faire éprouver du plaisir, en tant que lecteurs, mais aussi d'accéder à même l'intériorité de l'âme humaine. Tout un privilège divin...

José Carlos MARCO VEGA
 Universidad Complutense de Madrid
 naikop@yahoo.com

DOMÍNGUEZ GONZÁLEZ, Francisco: *Huysmans: identidad y género*. Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2009, 523 pp, ISBN 978-84-7733-141-4

“Creemos que la cultura ha sido creada obedeciendo al impulso de las necesidades vitales y a costa de la satisfacción de los instintos, y que es de continuo creada de nuevo, en gran parte, del mismo modo, pues cada individuo que entra en la sociedad humana repite, en provecho de la colectividad, el sacrificio de la satisfacción de sus instintos”. Estas palabras, pronunciadas por Freud en 1915 e incluidas en su *Introducción al psicoanálisis* (Alianza, 2007), formaban parte de un intento de justificación de su método como intérprete de la cultura. El médico vienés prevenía a su auditorio sobre el rechazo que produciría en la sociedad “civilizadora-represora” la idea de que las más altas creaciones del espíritu humano pudieran reducirse a una explicación de índole estrictamente sexual; y también sobre el consecuente perjuicio que este hecho iba a acarrear a su propio sistema de pensamiento, que sería declarado “repulsivo desde el punto de vista estético, condenable desde el punto de vista moral y peligroso por todo concepto”. Estas palabras resuenan en nuestra cabeza al enfrentarnos al estudio de Francisco Domínguez sobre la obra, y más concretamente la persona, de Joris-Karl Huysmans, publicado aprovechando los fastos del centenario de su muerte. Es curioso que, casi un siglo después, el psicoanálisis aplicado a la literatura siga produciendo desazón.

A Charles-Marie-Georges Huysmans se le conoce fundamentalmente por el pseudónimo de Joris-Karl. Fue uno de los primeros espadas del naturalismo, integrante del “*groupe de Médan*”, que abandonó las enseñanzas del maestro Zola para abrazar lo que él llamó “naturalismo espiritualista”, que escribió *À Rebours*, la Biblia del dandi decadente, que coqueteó con el satanismo y que terminó abrazando la fe cristiana de manera un tanto *sui generis*. En España, y fuera de eso, sabemos poco más: se le considera un escritor de segunda fila con escasa influencia y no todas sus obras han sido vertidas a nuestra lengua. Es desde este pequeño páramo de la crítica, si exceptuamos el *A contrapelo* de Juan Herrero, desde donde debemos medir la importancia del estudio de Francisco Domínguez, pues hasta ahora, sus comentaristas no habían conseguido despojarse de los prejuicios cuando se enfrentaban a un escritor con tan polémico *parcours vital*. En *Huysmans: identidad y género* se nos propone una lectura novedosa y transgresora en la que, a los ya clásicos análisis psicoanalíticos, se suman los estudios de género —concretamente los “*men studies*”—, omnipresentes, por ejemplo, en el ámbito universitario norteamericano, pero escasos en España donde además son vistos con recelo. Al igual que Freud cien años ha, ya nos advierte desde el prólogo Ángels Santa, directora de la tesis doctoral de la que surge este estudio, que el arriesgado ejercicio intelectual de Francisco Domínguez no podrá más que resultar polémico, pues “en el mundo universitario salirse, en ocasiones, de la línea trazada de antemano por la costumbre y la tradición puede costar caro, o si más no, tropezar con varios obstáculos y dificultades” (p.10).

Precisamente, era la polémica personalidad de los personajes huysmanianos lo que siempre había causado problemas a la crítica, que los consideraba a todos

como portavoces de las oscuras opiniones su autor, y no era de extrañar que “un hombre obsesionado por el sexo y sus realizaciones más primitivas, un hombre dominado por la libido, incapaz de controlarla” (p.12) apareciera ya criticado en *Entartung* (1893) de Max Nordau, listín de los “degenerados” artistas decadentes. Francisco Domínguez parte de esta inequívoca relación entre los personajes protagonistas —los “heterónimos ficcionales”— y el propio Huysmans para sugerir que sus obras no son más que “bioficciones”, intentos de reelaboración de su propia “vida a través de la reconstrucción de sus circunstancias” (p.364), por lo que no llegó nunca a abandonar la técnica naturalista, sino que se utilizó a sí mismo como objeto de estudio y experimentación para construir lo que Freud llamaba “novela familiar del neurótico”. Mediante esta técnica, Francisco Domínguez consigue reconstruir la conflictiva psicología de Huysmans —complejo de Edipo nunca liquidado, añoranza de la figura paterna, sexualidad sadomasoquista, misoginia, nostalgia del absoluto...—, estrechamente relacionada con la crisis de la masculinidad decimonónica.

Especial atención merece en este estudio la dolorosa relación del escritor francés con la sexualidad: sus “heterónimos ficcionales” se debaten entre la norma heredada de la sociedad patriarcal —la sexualidad reproductora— y la búsqueda de un modelo más abierto en el que la definición de la sexualidad dependa exclusivamente de la búsqueda del placer. Sin saberlo, como gran número de *enfants du siècle*, Huysmans se convierte a través del dandismo en un “transgenerista”, posición intermedia entre los géneros, cuya diferenciación ya no se basará en una asignación anatómica de imposición patriarcal “sino sobre un proyecto personal” (p.469). Para Francisco Domínguez, pues, la obra de J. K. Huysmans no es la de un misógino decadente, sino la de un revolucionario que convirtió la crisis de la masculinidad decimonónica “en un paradigma de escritura liberadora y emancipadora, que tendría como efecto [...] la relectura de la construcción de la identidad en base al género” (p.471).

Huysmans: identidad y género está dividido en cuatro capítulos. En su “Introducción”, nos ofrece un pequeño comentario bio-bibliográfico de J. K. Huysmans, además de enunciarnos su tesis de partida, resumirnos los capítulos posteriores y presentarnos el aparato teórico y metodológico que va a utilizar en su ulterior lectura: el de la psicocrítica y la crítica de corte feminista, ambas profundamente deudoras del pensamiento freudiano. Por último, nos hace un pequeño, pero completo, recorrido por los hitos más importantes de la crítica huysmaniana a lo largo del siglo XX para terminar con un epígrafe, “Huysmans en España”, en el que se evidencia el desprecio de nuestra crítica para con su obra.

El segundo capítulo, “Evolución de la masculinidad en el siglo XIX”, plantea un recorrido histórico por los acontecimientos que modificaron *à jamais* el concepto de masculinidad. El “guillotino” simbólico a la figura paterna que supuso la Revolución Francesa obligó al varón del ochocientos a forjarse un nuevo concepto de individuo, que ya no era hijo de su padre, sino de su propio esfuerzo —un *self-made man* napoleónico al servicio de la sociedad industrial. A la par que este cataclismo erosionaba el concepto de familia basado en la autoridad patriarcal, surgieron, ligadas a los avances de la mujer en lo laboral y en lo social, las primeras

corrientes feministas con la consecuente reacción misógina entre los hombres reacios a perder su poder tradicional. El capítulo se cierra con un interesante análisis del dandismo como intento de redefinición de la masculinidad decimonónica que abogaba por la individualización frente al “falso” proceso individualizador de la sociedad capitalista —meramente económico— huyendo de la férrea moral burguesa en pos de la libertad sexual.

En “Huysmans y la masculinidad culpable”, el tercer capítulo, nos enfrentamos por fin con los textos y asistimos al diagnóstico del “caso Huysmans”. De la imperiosa necesidad de hablar de sí mismo que subyace en todas sus “bioficciones” se van detectando, como meras hipótesis de lectura en un primer momento, una serie de constantes que presentan los diferentes heterónimos ficcionales. Posteriormente, esta persistente superposición de elementos dispares —organizada en torno a la infancia, la sexualidad y lo sobrenatural— se contrasta con los datos biográficos para poder establecer la obsesiva “mitología personal” huysmaniana.

Finalmente, “Conclusión. Huysmans: identidad y género”, analiza desde una perspectiva de género los datos obtenidos en el capítulo anterior y lanza la hipótesis de J. K. Huysmans como un “transgenerista” que rechaza las normas impuestas por la sociedad patriarcal en materia sexual. En su búsqueda del “grado cero de la sexualidad”, la experiencia literaria de Huysmans entronca con la del dandismo, movimiento que puede ser también definido como transgenerista: el dandi aboga por la ruptura de la tradicional división de los géneros basada en la práctica sexual en la medida en que “aborrece de la producción, de la reproducción y de los dictados de la sociedad nacida sobre la base del capitalismo” (p.467) y busca, además, un modelo que no responda a la dinámica “dominante-dominado” de la relación heterosexual clásica. Es en este contexto donde reside toda la importancia de la escritura emancipadora de Huysmans, pues, como sentencia Francisco Domínguez, su obra representa “un paso hacia la liberación, hacia la difuminación de las barreras de género”.

Muy pocos reproches merece este estudio, pues, dejando de lado cuestiones meramente formales —las numerosas y, a veces, jocosas erratas, como la publicación de *La Cathédrale* en 1989 (p.244), o la excesiva repetición de ideas, citas y notas al pie que espesan en demasía el texto—, todos ellos surgen desde los prejuicios de una concepción inmanentista de la obra literaria y remiten a esa desazón ante el psicoanálisis de la que hablábamos al principio. Así, a pesar de la defensa de la psicocrítica como uno de los métodos de análisis psicoanalítico “que explota menos elementos extraliterarios” (p.38), el estudio mezcla continuamente la vida y la obra de Huysmans hasta el punto de confundirlas: la realidad y la ficción son tratadas al mismo nivel —que se trate siempre de novelas autobiográficas no es óbice para mezclar ambos planos. Pero no conviene engañarse: tal y como hizo Freud, Francisco Domínguez utiliza la obra de J. K. Huysmans para analizar al hombre —toma el objeto artístico como un medio y no como un fin. El crítico español sienta en el diván a un escritor francés y, con él, a todo varón decimonónico. Debemos afirmarlo claramente, en *Huysmans: identidad y género* la obra literaria es un medio para analizar otra cosa: la manera en que se manifiesta en

el arte el cataclismo que sufrió la masculinidad a lo largo del siglo XIX y que perdura hasta nuestros días.

Con todo, la crítica psicoanalítica tendrá siempre sus detractores, sus defensores fundamentalistas y sus humildes usuarios; siempre podremos parafrasear a Nabokov y objetar, orgullosos, que a nosotros nos interesan las “chinchas” y no las “chinchoneras”, o, por el contrario, podremos aprovechar las herramientas dejadas por el gran aparato teórico freudiano sin renunciar a nuestro espíritu crítico. Comúlguese o no con lo expuesto por Francisco Domínguez, su estudio supone indudablemente un *tour de force* atrevido y original, que marcará época en los estudios huysmanianos españoles.

Hugo MARTÍNEZ RODRÍGUEZ
Universidad Complutense de Madrid
hugo.martinez.rodriguez@gmail.com

DONAIRE, María Luisa: *La place de l'adjectif dans les stratégies énonciatives*, Paris, Lambert-Lucas, 2009, 172 pp. ISBN 978-2-35935-001-2.

Uno de los temas de investigación en lingüística francesa que más bibliografía ha generado es, sin duda alguna, el de la posición del adjetivo. Desde el estudio clásico de Blinkenberg en 1928 sobre el orden de palabras hasta los más recientes y específicos sobre la cuestión, abundan los trabajos en los que, con criterios sintácticos, semánticos o pragmáticos, numerosos investigadores han tratado de determinar las claves que rigen su posición respecto al sustantivo, sin que por ello pueda decirse que exista una explicación satisfactoria para todos los casos.

Las gramáticas contemporáneas suelen coincidir sobre la posición estándar en francés actual: Nombre-Adjetivo (NA); la anteposición, Adjetivo-Nombre (AN), sería el orden marcado y portador de un valor semántico suplementario. Sin embargo, si bien en algunos casos las diferencias de significado son evidentes (*un homme grand / un grand homme*), en otros muchos el cambio de lugar no parece entrañar modificaciones significativas apreciables. En cualquier caso, lo que más se ha tratado de justificar es la anteposición respecto al sustantivo, independientemente de la función, significativa o no, que este orden pueda tener.

Estas y otras muchas cuestiones conexas acerca del adjetivo son abordadas por María Luisa Donaire en su libro de forma completa y exhaustiva. Comienza la autora abriéndose paso ante una maraña de teorías enormemente diversas, muy difíciles de agrupar en torno a criterios básicos de definición. A ello dedica una primera parte de esta obra, en la que tras recordarnos que este problema ha sido evocado desde hace siglos en la gramática francesa, nos expone los puntos de vista reflejados en los estudios que desde ópticas muy diversas han abordado el tema.

Este primer capítulo constituye todo un ejercicio de síntesis crítica que muestra la intención de la autora de ir mucho más allá de un ‘estado de la cuestión’. Se

analizan una gran cantidad de trabajos, en los que aparecen una serie de constantes –que no por ello dejan de ser cuestionadas– desde la citada posición marcada que caracteriza la anteposición, hasta el papel desempeñado por el sustantivo en cuestión. Igualmente se destaca la aparición de nuevas vías de análisis, cuando empiezan a considerarse las relaciones, no sólo entre el adjetivo y el sustantivo al que califica –analizados como una unidad funcional–, sino también entre los elementos que conforman el enunciado y la propia enunciación. Así es como se incorporan nociones como *co-texto*, *situación de comunicación* e *intención comunicativa* propias de los estudios pragmáticos, o se aplican operaciones de *tematización* extraídas de la lingüística cognitiva, todo ello con el fin de arrojar luz sobre los factores que intervienen en el orden de los constituyentes de estos sintagmas.

Después de esta primera toma de contacto con el tema de estudio, la autora recuerda que el problema principal se plantea cuando el cambio de posición del adjetivo lleva aparejado un cambio de significado. Cuestión controvertida, pues las opiniones se distribuyen entre quienes piensan que cualquier cambio de orden supone una modificación en el sentido de la palabra, y quien postula una auténtica homonimia entre los dos adjetivos (*un certain fait / un fait certain*). Tras hacer un balance de la evolución metodológica que ha experimentado la cuestión de la posición y el significado del adjetivo, Donaire establece que cualquier análisis sobre este hecho deberá, por un lado, establecer una regla suficientemente general y con alto poder explicativo y predictivo, y por otro, situarse en un nivel de análisis en el que se contemple el papel del enunciado, y del locutor, como responsable de la enunciación.

Se llega así a abordar el problema desde la *polifonía*, en el sentido que esbozó Ducrot en *Le dire et le dit* y que la propia Donaire ha profundizado y ampliado en numerosos trabajos, hasta el punto de situarla como parte constitutiva de la significación de las palabras. Esta interpretación tan radical –en el sentido literal del término– de ese concepto le permite decir que la significación está formada por relaciones dialógicas internas a las palabras del léxico. Su significado se caracteriza por puntos de vista que evocan frases estereotípicas vinculadas a ellas, siguiendo así la teoría creada por J.C. Anscombe. Y es precisamente la unión entre esas dos teorías la que le sirve de base metodológica para aplicarla posteriormente al análisis del adjetivo.

Así es como M^a Luisa Donaire nos sumerge en el estudio semántico del adjetivo, del que hace una definición polifónica. Su objetivo es que, al igual que se ha hecho ya con verbos y adverbios, pueda llegar a formularse una hipótesis sobre la colocación del adjetivo basada en la polifonía. Las dinámicas de selección (S) y de exclusión (E) de puntos de vista reflejadas en los enunciados, son un criterio de clasificación de las palabras y, en particular, de los adjetivos. De este modo, casi la totalidad de los adjetivos que permiten el orden AN se definen como portadores de un punto de vista de exclusión (pdv_E), mientras que los que contienen un punto de vista de selección (pdv_S) se muestran en general refractarios a esa posición. La autora concluye estableciendo tres grupos de adjetivos, según la forma estereotípica que los caracteriza, denominados A₁, A₂ y A₃, definidos por propiedades léxicas, semánticas y formales específicas.

Todo ello se concreta más en el último capítulo que condensa y concluye las hipótesis que Donaire había ido formulando a lo largo del libro, hipótesis que se verifican mediante el análisis de la posición marcada, AN. Ésta se presenta como una estrategia discursiva, caracterizada entre otros factores por los valores adverbiales o exclamativos que puede reflejar el adjetivo antepuesto, y que ponen de manifiesto la presencia de un comentario acerca de su propia enunciación. Así, por ejemplo, « *une simple robe est moins qu'une robe, tandis qu'une robe simple est tout à fait (du point de vue stéréotypique) une robe* » (p. 144). Igualmente explica los casos de ciertos adjetivos en posición AN, en los que algunos autores apreciaban un cambio de significado, como un cambio de “estrategia enunciativa”, manteniéndose, en todo caso, la significación estable de cada palabra. Precisamente este último postulado le permite calificar AN como una estrategia desarrollada por el locutor con un determinado sentido discursivo: presentar la enunciación como *incontestable*.

Finalmente, las conclusiones ponen de manifiesto que la autora concibe las posiciones AN y NA como indicio de dos estructuras enunciativas, siendo cada una de ellas una forma de enunciación diferente. De este modo, al contrario de otros trabajos que han estudiado esta cuestión como una micro-estructura aislada, Donaire sitúa este fenómeno en el mismo plano que el modo verbal en el verbo o la movilidad en el adverbio, es decir, como un tipo de procedimiento que caracteriza diversos modos de referir a la enunciación en cada categoría léxica. Éste es, sin duda, uno de los aspectos más innovadores del libro.

En definitiva, se trata de un notabilísimo trabajo en el que, desde un gran rigor metodológico, se aplican los presupuestos de una semántica enunciativa y no referencialista a un problema que, si bien había ya tenido destacadas soluciones parciales, obtiene ahora una explicación totalizadora desde la base de criterios homogéneos y que se ponen en relación con otras dinámicas existentes en la lengua.

Sólo cabe añadir que la lectura, por momentos densa, no deja de ser clara, lo que constituye sin duda parte del estilo propio de la profesora Donaire. Así se explican ciertas reiteraciones, presentes a lo largo del libro, que muestran su deseo de evitar que el lector pueda perder el hilo de su argumentación. Un hilo que merece la pena seguir, pues nos conduce a explorar nuevas perspectivas de viejos problemas lingüísticos.

Jesús VÁZQUEZ MOLINA
Universidad de Extremadura.
jvazquez@unex.es

MAINGUENEAU, Dominique (2009) : *Aborder la linguistique*, éd. revue et corrigée. Paris, Seuil, coll. Point essais, 187 pp, ISBN 978-2-7578-1321-8

Dominique Maingueneau a publié depuis des années un certain nombre d'ouvrages qui visent à faciliter l'accès aux études de linguistique. L'aisance avec

laquelle il présente des notions théoriques qui sont parfois très complexes se manifeste une fois de plus dans son dernier ouvrage *Aborder la linguistique*. Ce livre ne constitue pas une simple réédition de celui qu'il a publié en 1996, avec le même titre, dans une autre collection des éditions du Seuil. Il s'agit d'un texte qui a été entièrement réécrit. Cette dernière édition, qui vient ajouter de nouvelles réflexions et un ensemble plus vaste d'exemples, devient ainsi un outil indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à la linguistique et aux sciences du langage.

L'architecture du livre coïncide presque dans sa totalité avec celle du texte de base, mais nombre d'aspects traités de biais dans l'édition précédente sont abordés de façon plus complète dans cette nouvelle version. Elle inclut également un certain nombre de réflexions qui relèvent de l'évolution des sciences du langage depuis 1996. La linguistique est une discipline qui s'est développée en effet à une vitesse considérable pendant les trois dernières décennies. Une mise à jour de l'ouvrage précédent était ainsi nécessaire.

Le premier chapitre d'*Aborder la linguistique* présente les antécédents historiques d'une discipline qui ne s'est définie en tant que telle qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. C'est au chapitre 2 que l'auteur aborde la linguistique proprement dite. Définie comme science du langage, elle est traditionnellement divisée en deux grandes branches, à savoir, la linguistique générale et la linguistique descriptive. Alors que la première s'occupe des propriétés générales des langues, la deuxième considère comment se manifestent ces propriétés générales dans les langues particulières.

La fameuse opposition entre *langue* et *parole*, introduite pour la première fois par le linguiste genevois F. de Saussure, trouve aussi sa place dans ce chapitre. Maingueneau se demande si l'on peut considérer la linguistique comme une discipline autonome et homogène. Aujourd'hui, rappelle l'auteur, on parle plutôt en termes de *langue* et de *discours* : la *langue* en tant que système d'unités et de règles arbitraires, et le *discours*, en tant qu'entité où le langage est envisagé à travers les usages sociaux. Cette dichotomie est d'autant plus significative qu'elle nous permet d'opposer les deux grandes tâches de la linguistique, à savoir, l'étude de la langue en tant que système abstrait, qu'elle modélise sous forme de grammaires, et l'étude du discours, visant à dégager les règles qui gouvernent l'usage de ce système. Le chapitre suivant aborde les éléments qui définissent le langage, matière d'analyse pour les linguistes. L'auteur signale également l'importance de la communication orale et introduit la notion d'*arbitraire linguistique*.

Ces trois premiers chapitres reprennent, quoique plus amplement, le contenu des trois premiers chapitres de l'édition de 1996, mais l'ordre dans lequel ils sont présentés maintenant n'est pas le même. La décision de l'auteur de ne plus aborder la linguistique en analysant tout d'abord les caractéristiques du langage (chapitre 1 de la première édition), pour ensuite explorer, en prenant l'Antiquité comme point de départ, les antécédents et la naissance de cette discipline (chapitres 2 et 3) répond sans doute à des soucis didactiques. Dans l'édition de 2009, Maingueneau considère plus logique de commencer avec la présentation des antécédents et des origines de la linguistique (chapitres 1 et 2), avant d'observer les caractéristiques qui définissent le langage, son objet d'étude (chapitre 3).

Il ne serait pas possible d'aborder la linguistique moderne sans se rendre compte que la langue est une réalité foncièrement orale. C'est pourquoi Maingueneau consacre le quatrième chapitre dans sa totalité aux différences entre les formes orale et écrite de la langue. Traditionnellement, la langue écrite avait été, pendant très longtemps, l'objet d'étude privilégié des grammairiens. Pourtant, la linguistique moderne s'est rendu compte qu'il faut établir une distinction entre les manifestations écrites et orales de la langue, étant donné qu'elles obéissent à des contraintes bien différentes. Il faut également accorder à la forme orale l'importance qu'elle mérite, si bien que l'étude linguistique d'une langue n'est plus obligatoirement liée à l'analyse des textes littéraires. En fait, les enregistrements de conversations spontanées se sont révélés particulièrement intéressants : le linguiste est tout de suite frappé par l'inadéquation des catégories grammaticales, habituelles par ailleurs dans la langue écrite. On considère donc qu'il existe une syntaxe spécifique du « français parlé », qui diffère de façon significative de celle du « français littéraire ».

Malgré l'importance qu'il faut attacher aux phénomènes qui relèvent de l'oralité, ce chapitre était tout à fait absent dans l'édition de 1996. Il ne faut pas oublier cependant que les études portant sur le français parlé et sur les manifestations orales de la langue sont relativement récentes. Les travaux de Françoise Gadet et du Groupe Aixois de Recherches en Syntaxe (GARS), sous la direction de Claire Blanche-Benveniste, datent des années 1980. Ils ont acquis une plus grande notoriété dans les années 1990.

Les deux chapitres dans lesquels Maingueneau traitait, en 1996, les données linguistiques d'une part, et le problème de la grammaticalité de l'autre, sont réunis dans la présente édition en un seul. Mais notons que l'analyse de ces deux questions est plus poussée dans l'édition de 2009, quoiqu'elles soient regroupées en un seul chapitre. Dans cette nouvelle édition, on considère par exemple pour la première fois l'importance que peut avoir la compétence communicative pour l'étude de la pertinence d'un énoncé, phénomène auquel il n'était pas fait allusion avant.

Le chapitre 6 constitue dans les deux cas un point d'inflexion. Jusqu'ici, l'auteur avait fait des réflexions générales concernant la linguistique, en tant que discipline, et le langage, en tant que sa matière d'analyse. Dans ce chapitre, sont enfin présentées les différentes branches de la linguistique et l'ensemble des phénomènes qui configurent l'objet d'étude de chacune d'elles. À la division traditionnelle entre phonétique, morphologie, syntaxe et sémantique s'ajoutent aujourd'hui les domaines de la pragmatique et de la textualité. Or, il ne faut pas être dupe, puisque cette division n'est pas infaillible ; en effet, la répartition des phénomènes linguistiques en autant de domaines de la linguistique ne va pas de soi, et chaque école se caractérisera justement par la classification qu'elle propose.

Par ailleurs, les différentes branches de la linguistique peuvent aborder l'étude de la langue suivant une perspective synchronique, c'est-à-dire à un moment donné de son histoire, ou diachronique, c'est-à-dire à travers son évolution. C'est pourquoi l'opposition synchronie / diachronie est abordée dans le chapitre 7. Mais notons que ces deux façons de travailler ne sont pas contradictoires. En fait, l'étude de la langue en synchronie ne peut pas ignorer la perspective diachronique. Il suffit de

rappeler que les dictionnaires d'usage sont obligés de publier une nouvelle édition chaque année pour éliminer les mots désuets et intégrer des mots nouveaux. Un autre phénomène intéressant à considérer en diachronie consiste à classer les langues en familles. Il s'agit d'une tâche assez complexe : comment déterminer, en fait, à partir de quel moment on peut considérer qu'une langue est « fille » d'une autre ? En vérité, on ne passe pas de l'une à l'autre de façon automatique, puisque, au départ, il s'agit toujours d'un seul et même système linguistique qui évolue en se diversifiant insensiblement.

Après avoir considéré la linguistique en fonction de ses domaines d'étude et du traitement de la dimension temporelle, Maingueneau se propose de parcourir l'évolution de cette discipline depuis ses débuts vers la seconde moitié du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Il s'attarde notamment sur les écoles qui ont véritablement contribué à faire de la linguistique une science du langage. Le chapitre 8 est ainsi entièrement consacré aux apports faits par les structuralistes, avec F. de Saussure en tête. Les modèles contemporains postérieurs font l'objet du chapitre suivant, depuis l'entreprise du générativisme proposée par l'américain Noam Chomsky, en passant par d'autres théories comme les grammaires d'unification, pour arriver à la linguistique de l'énonciation, qui s'est particulièrement développée en France à partir des travaux d'Émile Benveniste.

La linguistique moderne porte prioritairement son attention sur les phénomènes textuels et discursifs. C'est pourquoi dans les deux éditions de l'œuvre, Maingueneau accorde tout un chapitre, le dixième, à la pragmatique et à l'analyse du discours. Ici, il nous rappelle que toute théorie linguistique se définit à partir de la conception qu'elle a du langage. A la différence des théories traditionnelles, la linguistique moderne ne travaille pas toujours en termes de vérité. C'est la raison pour laquelle certaines théories pragmatiques modernes, dont la théorie de l'argumentation dans la langue, développée par J.-C. Anscombe et O. Ducrot, ne considèrent pas que le langage serve avant tout à décrire le monde, mais à agir sur autrui.

La considération des phénomènes pragmatiques de l'énonciation nous mène encore plus loin, au point de nous faire dépasser les frontières toujours floues qui séparent la linguistique d'autres disciplines comme la sociologie. Le chapitre 11 aborde justement les relations entre langue et société, prises en charge par une autre discipline qui se trouve à mi-chemin entre la linguistique et la sociologie, à savoir, la sociolinguistique. Pour conclure, Maingueneau consacre un dernier chapitre aux multiples possibilités d'application de la linguistique, dont la didactique des langues est peut-être la plus connue.

Une dernière section de *Lectures conseillées* clôt de façon remarquable ce petit manuel introducteur à la linguistique, discipline que les étudiants envisagent souvent avec un certain respect. Cette petite sélection bibliographique est précisément adressée à ceux qui se proposent d'entamer une étude scientifique du langage et qui ne savent pas par où commencer.

Aborder la linguistique n'est pas la seule réédition des œuvres de Maingueneau à avoir vu le jour dernièrement. En 2007, il avait déjà préparé une nouvelle édition mise à jour du *Précis de grammaire pour les concours*, paru pour la première fois en 1999 chez Dunod. La version de 2007, par contre, est publiée dans la collection

Armand Colin, et comme il arrive avec *Aborder la linguistique*, il ne s'agit pas d'une simple réédition du texte originel, mais de toute une réélaboration.

Un autre manuel intéressant de récente parution, intitulé *Pragmatique pour le discours littéraire*, a été publié en 2005 chez Armand Colin. A l'origine, le but de l'auteur était de faire une place aux phénomènes pragmatiques dans un chapitre situé à l'intérieur de son ouvrage à succès *Éléments de linguistique pour le texte littéraire* (Paris, Nathan, 2003). Il a préféré cependant leur consacrer un ouvrage entier, par manque d'espace mais aussi dans un souci d'homogénéité conceptuelle.

Dans *Pragmatique pour le discours littéraire*, Maingueneau concentre son attention sur les phénomènes pragmatiques qui dérivent de la problématique de l'énonciation. Ayant pour contexte culturel la philosophie anglo-saxonne, la pragmatique n'est pas issue des réflexions des linguistes, comme il arrivait par ailleurs avec les phénomènes énonciatifs considérés dans les *Éléments*, mais des philosophes du langage et des logiciens. Elle s'ouvre même sur la sociologie et la psychologie. Dans le cas de la pragmatique, l'objet d'étude n'est plus le texte, mais le discours littéraire, ce qui justifie le titre des deux ouvrages. En somme, les phénomènes énonciatifs traités d'une part dans *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, et d'autre dans *Pragmatique pour le discours littéraire* sont de nature complètement différente. C'est pourquoi le choix de l'auteur de procéder à la publication en deux volumes disjoints d'un ouvrage qui aurait pu porter le titre « Énonciation et littérature » semble bel et bien justifié.

José Carlos MARCO VEGA
Universidad Complutense de Madrid
naikop@yahoo.com

VÁZQUEZ, Lydia; ALTARRIBA, Antonio (2008): *La paradoja del libertino. Sobre las amistades peligrosas y otras perversas relaciones dieciochescas*, Navarra Ed. Liceus Literaturas Extranjeras, 292 pp., ISBN: 978-84-9822-789-5

Le XVIII^e siècle est considéré comme le *siècle des Lumières*, étant donné que celles-ci symbolisent l'essor de la raison. Cependant, les plaisirs sensuels ont leur propre place dans ce siècle tel que le témoigne le roman libertin, dont *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos est l'œuvre la plus représentative. Raison et sentiment, pile et face de la même monnaie, voilà les deux réalités majeures qui cohabitent notamment à la fin de ce siècle où les contradictions prennent de l'importance.

La paradoja del libertino vise à être un ouvrage d'analyse des aspects contradictoires, voire paradoxaux, présents dans ce roman de fin de siècle. C'est précisément à partir de ce fil sémantique conducteur que Lydia Vázquez et Antonio Altarriba proposent une analyse en dix chapitres de ce chef-d'œuvre libertin.

Lydia Vázquez, professeur de Littérature française à la Universidad del País Vasco (UPV/EHU) et spécialiste en littérature du XVIII^e siècle, a publié plusieurs essais en relation avec les grands thèmes et les auteurs de l'époque, tels que *Elogio de la seducción y el libertinaje* (1997) ou *Jean-Jacques Rousseau* (2005). Elle a également publié avec Rosa de Diego plusieurs œuvres : *De lo grotesco* (1996) ou *Figuras de mujer* (2002)

Antonio Altarriba, professeur aussi de Littérature française à la Universidad del País Vasco (UPV/EHU), est intéressé par les aspects visuels de l'écriture ainsi que par les possibilités narratives des images. En ce sens, il a écrit des articles et des livres tels que *La España del tebeo* (2001) ou *Tintín o el loto rosa* (2007). En tant qu'auteur de fiction, il a publié, entre autres, *Cuerpos entretreídos* (1996) ou *La memoria de la nieve* (2002).

Le premier chapitre de *La paradoja del libertino* est consacré à la biographie et aux caractéristiques de l'écriture de Laclos. C'est l'auteur lui-même qui définit son écriture comme résultat de l'héritage d'autres auteurs de romans libertins de la littérature européenne tels que Crébillon fils, Rousseau, Sade et même Richardson, créateur celui-ci du célèbre personnage de Lovelace (dans *Clarissa Harlowe*). Outre ce premier grand moment du chapitre consacré à la vie de Laclos, Vázquez et Altarriba se disposent à le présenter en tant que mythe.

C'est à partir du chapitre 2 que l'on aborde l'analyse du parcours du roman épistolaire tout au long de l'histoire de la littérature. Dès le début, le lecteur est plongé dans une réflexion à propos de la voix narrative responsable de ce type de romans, à savoir son caractère monophonique ou polyphonique, tout en faisant allusion à des ouvrages concrets.

Vázquez et Altarriba situent les sources du roman épistolaire, en tant que sous-genre littéraire, dans l'antiquité gréco-latine. En ce qui concerne la littérature française, les premières manifestations de ce qu'on pourrait appeler un roman épistolaire *avant la lettre* se produisent à l'époque des troubadours. N'oublions pas la prolifération d'ouvrages à caractère épistolaire qui se produit tout au long du XVII^e siècle : *L'Astrée*, roman emblématique du préciosisme français, constitue l'une de ses manifestations les plus notables. Néanmoins, c'est pendant le XVIII^e siècle que le roman épistolaire prend le dessus avec Voltaire ou Diderot, tout en abandonnant la dimension amoureuse prédominante des siècles précédents. Soulignons à cet égard *La religieuse*, écrite par ce dernier. Aussi bien Voltaire que Diderot parviennent à mettre la lettre au service de la transmission des idées, des savoirs ou même des revendications. Elle devient également l'un des moyens à travers lequel les individus atteindront l'ascension sociale.

Dans la dernière partie du chapitre 2, Vázquez et Altarriba établissent un lien entre le genre épistolaire et le roman libertin. C'est précisément la nature séductrice, voire manipulatrice, de la lettre qui permet au lecteur de ce type de romans d'espionner l'intimité des personnages, de connaître, grâce à la prolifération de points de vue qu'elle nous offre, les aspects les plus personnels de tous les individus qui composent son univers de fiction.

Par la suite, le chapitre 3 de *La paradoja del libertino* est consacré à l'analyse des quatre parties qui, d'après les auteurs, composent *Les liaisons dangereuses*.

Cette analyse est organisée à partir de la thématique développée à l'intérieur de chacune de ces parties. La première permet, en tant que prolepse narrative, d'annoncer le caractère *monstrueux* des libertins, trait qui sera confirmé dans la partie suivante. Mais c'est dans la troisième partie du roman que le lecteur pourra analyser, d'après Vazquez et Altarriba, la nature des victimes féminines à travers la vision de la Merteuil. Dans la dernière partie du roman, la polyphonie prend son essor pour accorder un éventail de possibilités interprétatives des différentes situations narratives de la part du libertin et, bien sûr, du lecteur des *Liaisons dangereuses*.

Le chapitre 4, intitulé *Cómo se hace una obra maestra*, vise à présenter les différents aspects du roman qui nous permettent de le considérer comme un chef-d'œuvre de la littérature. En ce sens, les auteurs signalent l'importance des aspects formels et de la ponctuation. Ils font également référence au but visé par Laclos au moment de la rédaction de l'histoire, au public auquel le roman est adressé ou même à des aspects éminemment narratologiques, à savoir le temps, l'espace, les objets, les symboles ou l'onomastique.

Dans le chapitre suivant, Vázquez et Altarriba analysent le moment historique, social et idéologique où se développent *Les liaisons dangereuses*. Par contre, le chapitre 6 constitue un manuel qui fait l'inventaire des aspects corporels permettant de caractériser les réactions des parties du corps des amoureux. Ce sont les larmes, les palpitations ou même le fait de rougir qui dévoilent le côté le plus intime des personnages ainsi que leurs passions les plus cachées.

Étant donné que la prolifération de personnages féminins, censés éprouver avec plus d'assiduité ce type de sentiments, est évidente dans le roman de Laclos, le contenu du chapitre 7 devient absolument pertinent. Ce chapitre, intitulé *El feminismo*, est divisé en deux parties qui développent deux axes thématiques ayant trait à la femme. Dans la première partie du chapitre, on fait une analyse des *Essais sur les femmes*, trois textes de Laclos visant à témoigner aussi bien le status social des femmes que leur éducation. Dans ce texte, Laclos montre les moyens à travers lesquels une femme peut parvenir à améliorer son état. Dans la deuxième partie du chapitre, on présente les deux grands types de femmes représentées dans la littérature française du XVIII^e siècle, à savoir la femme naturelle et la femme civilisée.

Comme beaucoup d'autres romans de l'époque, *Les Liaisons dangereuses* relèvent de l'ironie, mais le traitement que l'auteur fait de ce procédé narratif est tout à fait remarquable. Le chapitre 8 est justement consacré à l'analyse de l'ironie dans le roman de Laclos. Au XVIII^e siècle, l'ironie constitue en fait le moyen à travers lequel les grands concepts du siècle, à savoir le bonheur et l'amour, se vident de sens. La fragmentation, caractéristique propre aux romans épistolaires, ainsi que l'ironie font de ce roman de Laclos une œuvre dominée par l'ambiguïté. En présentant les mêmes faits depuis plusieurs points de vue, l'auteur parvient à égarer le lecteur, souvent incapable de savoir exactement ce qui s'est *réellement* passé.

Après avoir fait une analyse narratologique, sociale et littéraire de *Les liaisons dangereuses*, Vázquez et Altarriba consacrent un dernier chapitre à démontrer qu'il est très difficile d'illustrer le roman de Laclos, eu égard à la profondeur

psychologique que ce dernier accorde à chacun de ses personnages. C'est Monnet qui offre, dans l'édition de 1796, les illustrations les plus riches.

L'étude de Vázquez et Altarriba est complétée par quatre annexes qui closent magistralement ce livre d'analyse. La première énumère des traductions, des imitations et des adaptations de ce roman. La deuxième présente un cadre chronologique de la biographie de Laclos et de l'époque historique, politique et culturelle où il a vécu et écrit ses œuvres. Une troisième annexe est consacrée au *Projet d'étude de Baudelaire sur Les liaisons dangereuses* de 1856. La quatrième annexe présente une bibliographie utile permettant d'approfondir sur l'ouvrage de Choderlos de Laclos.

La paradoja del libertino est une œuvre d'analyse qui aborde de façon pertinente et précise l'un des sous-genres narratifs qui s'est le plus développé pendant le XVIII^e siècle, à savoir le roman libertin. On y propose une étude, non seulement narratologique de ce type de romans, mais aussi contextuelle tenant compte des perspectives sociologiques, historiques voire littéraires qui en sont à la base. L'analyse du contenu de ce roman libertin est guidée par un axe thématique nucléaire, celui du paradoxe qui, comme le montrent Vázquez et Altarriba, vertèbre aussi bien le tissu narratif des *Liaisons dangereuses* que la vie de Choderlos de Laclos. Il s'agit donc d'une cohabitation entre la biographie de l'auteur et son œuvre. Ce paradoxe, présent dans le roman de Laclos, caractérise une époque, elle aussi pleine de contradictions : le XVIII^e siècle. En ce sens, les historiens parlent de ce siècle comme d'un siècle de *Lumières*, mais aussi d'ombres, basé au départ sur le règne absolu de la raison et adouci inévitablement ensuite par les sentiments. Ce sont les deux pôles d'un même paradoxe, d'une même réalité, d'un même être enfin, l'être humain, voire d'un monde, puisque comme l'a dit Voltaire, *plus on voit ce monde, et plus on le voit plein de contradictions et d'inconséquences...*

Raquel MARCO VEGA
Universidad Complutense de Madrid
rqmarco@yahoo.fr